

Blanche

MATTHIEU BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos : istock | Brosa – ref. 117146845/Mizina – ref. 451178749/Nastasic – ref. 653827432/ Ollo – ref. 162255234 | Matthieu Biasotto © 2019. Tous droits réservés. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6910-3

Corrections : Marie Aubertin | marie.aubertin09@gmail.com

“Le passé, voilà le véritable enfer, on n’en sort jamais.”
ARMAND SALACROU

Chapitre 1

D'une démarche agile, il se fond dans la pénombre et évite soigneusement les rares filets de lumière. Roulant des mécaniques sur le parquet vieilli, il s'immisce entre culottes et débardeurs au pied du lit. D'un bond discret, tout en maîtrise, le félin rejoint le couchage et effleure un corps tiède qui ne réagit pas.

La boule de poils ébène s'offre un bâillement interminable puis s'allonge contre les reins dénudés de sa brune préférée. Le doux ronronnement cède la place à un étirement satisfait, le museau posé délicatement sur le textile, aux côtés de la danseuse à la plastique gracile. S'en suivent un léger courant d'air et un épais silence. Enfin presque...

On perçoit seulement le souffle feutré de la jeune femme dans les draps froissés ainsi que la trotteuse de la pendule qui galope sans répit vers midi. Mais ce n'est pas ce qui empêche le matou de dormir, loin de là. De ses yeux jaunes, il fixe sans sourciller un recoin sombre dans l'angle de la pièce. À deux pas de l'horloge, presque au pied du lit, une silhouette vêtue de blanc reste debout. Parfaitement immobile. Tapie dans l'ombre.

Sur ses gardes, le compagnon à poil long dévisage l'inconnue. Profil improbable aux contours vaporeux, sa présence est anormale. Elle est même inquiétante. Dans le clair-obscur qui règne ici, impossible de distinguer son visage, mais il s'agit bel et bien d'une mariée. Une mariée qui se met à bouger. Un pas en avant, un tout petit pas. Les oreilles rabattues, la bestiole pousse un feulement agressif. Le tulle et la dentelle glissent alors lentement vers la sortie. Le chat se carapate ventre à terre. Réveil en sursaut de la locataire.

— La vache ! C'est... C'était quoi, ça ?

Une sorte de mousseline, du tissu clair. Elle n'a aperçu que le bout de la traîne. Mirage entre deux eaux, hallucination ou brouillard comateux, elle s'en frotte les yeux. Là, dans sa chambre mansardée, l'espace d'une seconde, Adèle perd le sens des réalités.

— Qui... Qui est là ?

Cachant sa petite poitrine sous la couette tirée à la hâte, la jeune femme scrute les quatre murs de la pièce, l'entrée de sa chambre, le couloir, puis elle tend l'oreille. Rien.

— Régis ? C'est toi ?

Silence absolu. D'une main peu sûre, elle explore sa table de nuit à la recherche de son mobile, pour... pour... Elle ne sait pas exactement pourquoi, simple réflexe rassurant.

— Je te jure que si tu es revenu, j'appelle les flics !

Sa menace ricoche dans le studio étriqué et s'é gare dans le vide. Battements agités dans la poitrine, pulsations jusque dans les tempes, mais aucune réponse dans son logement.

— Y a... Y a quelqu'un ?

Elle doit en avoir le cœur net. Sans quitter des yeux l'encadrement de la porte, elle se contorsionne, glisse une jambe hors du lit et dégotte avec ses orteils un vieux t-shirt qui traîne à terre. Elle tente ensuite de se lever. Mauvaise idée.

Une fois debout, une violente barre à la tête, peu ou pas d'équilibre, une monstrueuse nausée et l'impression de peser une tonne. Elle a tous les symptômes d'une gueule de bois. À part qu'elle ne picole pas.

— Oh punaise ! Je vais gerber !

Pas le temps de considérer l'éventuelle présence d'un réel danger. Encore moins de comprendre pourquoi elle ressent cet arrière-goût de fraise au fond de la gorge. Pas le recul nécessaire pour se demander si quelqu'un rôde vraiment dans son appartement ni la raison précise de son état comateux : un violent haut-le-cœur la pousse immédiatement au bout du couloir. Tête la première dans la cuvette.

— C'est... C'est quoi ce délire ? Qu'est-ce qui m'arrive ?

Attiré par le son de la chasse d'eau, le chat rapplique à la rescousse alors que sa maîtresse fébrile et à genoux peine à rassembler ses idées avant de réaliser qu'elle est seule ici. Seule, sans le moindre doute. Seule, et malade. Adèle se traîne vers la salle de bains et fouille de fond en comble son armoire à pharmacie en maudissant cette journée qui commence bien.

Une fois la bouche rincée, la langue passée sur sa fichue canine légèrement de travers, elle avale un cacheton pour son mal au crâne et retourne aux W.C., pour une tout autre raison, cette fois. Pourquoi se sent-elle si faible ? À la lueur du navigateur affiché sur son mobile, son visage fin et sa peau de pêche s'illuminent. Au creux de sa main, Google a forcément la réponse. Une réponse qui ne lui convient pas.

— C'est... c'est impossible...

Le string enroulé sur les chevilles, les fesses au bord de la faïence, difficile de tirer le vrai du faux, surtout sur Doctissimo. Durant plusieurs minutes, le regard dans le vague, en direction du petit lavabo dont le robinet goutte depuis un bail, la brune pâle et frêle traverse un grand moment de solitude. Au point de vouloir passer un coup de fil.

— Allô ? Blanche ?

— Adèle ?

— Je te dérange ?

— Non, je suis chez le coiffeur. Qu'y a-t-il ?

Adèle inspire, le temps d'une minuscule hésitation. Puis l'œil de la danseuse s'attarde sur le lave-mains, et plus exactement sur le rebord où un test de grossesse efface la moindre ambiguïté.

— Je suis enceinte.

Chapitre 2

Depuis son fauteuil de cuir noir, un large sourire se profile dans l'immense miroir du salon de coiffure. Une grossesse ! Avoir le privilège d'être la première au courant la rend toute chose. Sa dentition nacrée éclaire de plus belle son visage aux taches dépigmentées, ses pupilles absinthe brillent et pétillent derrière ses lunettes de vue. L'annonce enflamme le cœur de Blanche. Lorsqu'elle retire son épaisse monture, c'est comme si les sèche-cheveux tout autour s'arrêtaient d'un coup, que la musique d'ambiance et les papotages cessaient et que le temps semblait en suspens. Ce qu'elle éprouve au bout du fil pour son amie n'est pas de la joie, c'est bien plus que ça.

— Déjà ? Mais c'est merveilleux ! J'en... j'en perds mes mots. Je suis tout émue !

— « Merveilleux, merveilleux »... c'est vite dit.

Petite voix, humeur maussade pour Adèle. Tout le contraire de Blanche qui, dans son peignoir sombre en satin, indique, d'un signe de la main au coiffeur, d'attendre quelques instants.

— En tout cas... Moi, je suis folle de bonheur pour toi ! Tu dois être ravie et soulagée, non ?

— Mouais...

— Tu n'as pas l'air contente ?

— Je suis surtout malade comme un chien.

L'artisan quitte sa place, le temps d'accueillir une nouvelle cliente tandis que Blanche poursuit.

— Ce n'est rien... Tu verras. Tu as fait une prise de sang ?

— Non, juste un test. Je compte aller au labo d'ailleurs, tu veux venir avec moi ?

— Si je veux venir ? Bien sûr ! Donne-moi une demi-heure et j'arrive.

Sitôt la communication coupée, l'expert capillaire regagne son poste, assis sur le tabouret. Son peigne et sa paire de ciseaux dégainés, il roule autour de sa cliente en jugeant la texture des mèches à la blondeur remarquable. Toutefois, l'artisan évite de rencontrer les yeux verts de Blanche dans le reflet du miroir. Un peu de gêne, un malaise subtil, mais palpable. Les gens parvenant à rester naturels en présence de Blanche sont rares. À l'exception de son époux qui s'impatiente et feuillette une revue, les jambes croisées en regrettant intérieurement d'avoir accepté de l'accompagner. Elle en a pris l'habitude. En règle générale, son problème de peau trouble ses interlocuteurs. Ce n'est pas la faute du coiffeur, on soutient difficilement le regard lorsqu'il est confronté au vitiligo.

— Alors, vos cheveux... Madame Bacuse... On les coupe, vous en êtes sûre ?

Lorsqu'elle sent les doigts de l'homme se faufiler dans son épi, Blanche se raidit. Quand elle l'entrevoit, de plus en plus proche, et brosse en main, Blanche perd son sourire. Et tandis qu'il lui parle, Blanche n'est plus vraiment là.

— Ils sont déjà bien courts, vous savez. On pourrait tenter une coupe un peu asymétrique, c'est moderne. Qu'est-ce que vous en dites ?

Bien incapable de répondre, elle se sent aspirée au fond du fauteuil. Étreinte par une vague de froid, à l'entame d'un exercice difficile pour elle.

— Madame Bacuse ?

Sa blouse de protection l'étrangle. Un frisson la glace alors de la tête aux pieds. Le souffle et le pouls s'emballent. Parce qu'elle se revoit

malgré elle, bien des années en arrière. Dans une période que les autres appellent l'enfance. Sauf que son passé à elle tient de l'Enfer.

Une pièce sombre sous les tuiles et la charpente. Un écran cathodique, des cassettes vidéo crachant des dessins animés en boucle. Un Walkman jaune et son grésillement insupportable. Des sanglots et aucun mot. Puis cette fichue corde à la cheville. Des mois et des mois que ça dure...

Dans les volutes de fumée qui flottent au-dessus du plancher sale et du matelas aux traces douteuses, elle tremble, elle déteste ça. Parce que dans son dos, en silence, une ombre laiteuse coiffe ses cheveux tombant jusqu'aux fesses. Ce rituel, la mariée ne s'en lasse jamais.

Le dessin animé est sur pause. Son enfance sur stop. Ses terreurs sur lecture. Petite fille docile, on lui applique un peu de vernis sur les ongles. On remet sa frange en place. Elle revoit alors cette robe blanche dressée devant elle et le Polaroid qui l'immortalise dans ce grenier. Un jouet figé. Une poupée séquestrée. Éblouie par un flash. Aveuglée. Retour à la réalité.

— Madame Bacuse ? Tout va bien ?

— Oui, pardon.

— Alors ? On la tente cette coupe un peu déstructurée ?

— Peu m'importe. Mais coupez. Coupez court. Par pitié.

Chapitre 3

La douche se veut expéditive, le brossage des dents, intensif. En dépit des nausées qui perdurent, les vertiges se dissipent et Adèle enfle les premières fringues trouvées dans son armoire sans se prendre la tête. Avec sa taille mini, ses formes au bon endroit et ses jambes élancées, même un vulgaire pull et un short sur des collants épais ont de quoi rendre n'importe quelle nana verte de jalousie. Un regard par la fenêtre pour s'assurer de la météo, son œil se pose alors sur l'océan de tuiles roses et de briques anciennes qui composent le centre-ville. Les rues de Toulouse s'animent, l'heure file.

Tandis que son thé noir infuse dans la cuisine, Adèle optimise son temps et range à la va-vite son petit appartement. Les notes pour sa nouvelle chorégraphie sont rassemblées, groupées dans une chemise cartonnée avec des croquis de danseuses. Même encore vaseuse, même sous le coup d'une grossesse, elle ne peut s'empêcher de se remémorer les derniers mouvements qu'elle doit enseigner à ses partenaires, « aux filles », comme on les appelle.

Concernant ses costumes et tenues de scène qui traînent sur le canapé et autour de la table basse, pas de chichi. Robe courte de Charleston, une autre longue à volants, boas, gants, froufrous, jarretelles et corsets... Le tout est déposé à même le lit et passera sur cintre lorsqu'elle aura la tête à ça. Les plumes et les paillettes demandent douceur et respect, là, tout de suite, elle n'est pas d'humeur. Dans la pièce à vivre, un cercle de tanin séché, des auréoles et une fine pellicule de poussière témoignent d'un sérieux besoin de ménage. La bouteille de Gaillac et les deux verres ballon gisants sur la table basse atterrissent respectivement dans la poubelle et l'évier. C'est sans doute stupide, mais elle se surprend à sentir son verre, histoire de vérifier. De l'eau, elle n'a pas rêvé.

Reste à transférer sa vidéo de démo sur clé USB et à s'offrir un détour par la Poste afin d'envoyer son dossier au Lido, au Crazy Horse et même au Moulin Rouge. Devant le clavier édenté, elle en oublierait presque son thé. L'ordinateur portable truffé d'autocollants copie le fichier, voilà une bonne chose de réglée. Être enceinte n'empêche pas de rêver en grand pour plus tard. Paname n'a qu'à bien se tenir, un jour, elle y montera.

Deux sucrettes dans sa tasse brûlante, la bouche invariablement cramée par son impatience, Adèle détache du frigo son post-it, celui qui hurle « Tel Maman ! » et manque régurgiter à la deuxième gorgée parfumée, toujours trop chaude. Un message sur la boîte vocale de sa mère plus tard... Il lui reste à nourrir le chat sur le palier avant de décamper.

— Gaspacho, tu abuses... J'ai pas le temps pour ces conneries !

Sur le pas de la porte, répandus depuis le paillason jusqu'au vieil escalier en bois mal foutu, le contenu du bol d'eau et celui des croquettes forment une œuvre aussi abstraite que gluante. Dans la lumière éparse formée par le puits de jour, ce magma ignoble se rapproche en réalité d'un tas répugnant de céréales gorgées de flotte ou de ce que la petite brune a rendu dans les toilettes un peu plus tôt. Elle lâche tout et plaque ses mains contre la bouche, d'un coup, frappée par une énième nausée. Nouveau sprint vers la cuvette, Adèle peste après le minet indélicat.

Les gamelles sont finalement nettoyées, pourtant ça lui soulève le cœur. Et dire que ce n'est même pas son chat ! La jeune danseuse à l'estomac fragile s'arme de courage et verse la ration quotidienne en réprimant son envie de vomir. Là, elle se stoppe net. Pétrifiée par l'effroi. Terrorisée serait plus juste.

Dans la cage d'escalier, tout près de sa porte d'entrée, se trouve sur la première marche, un morceau de tissu arraché. Un tissu blanc. Du tulle. Le mirage de ce matin prend soudain une tournure différente.

Son hallucination devient un cauchemar. Un cauchemar qui la rattrape. Et qui va rattraper tout le monde.

Chapitre 4

Paiement accepté. La carte Gold rejoint le portefeuille d'une cliente éprouvée cherchant à dissimuler ses angoisses derrière un masque de politesse. Quittant le salon de coiffure et ses effluves de laque, elle est d'une élégance folle au bras de son mari. La blonde sévère en tailleur pantalon haute couture et le notaire parfaitement assorti traversent le parking. Vu d'ici ils ont l'air heureux, riches et unis. L'homme qui partage sa vie et dont la réputation n'est plus à prouver déverrouille la Lexus, se demandant comment on peut passer autant de temps à se faire coiffer. Pourtant d'un regard acier, entre sollicitude et contrariété, ce brun tout en finesse prend la peine d'adresser un compliment à sa chère et tendre.

- Très bien, cette nouvelle coupe. Tu es jolie.
- C'est gentil. Mais tu n'es pas obligé...
- C'est sincère, je t'aime beaucoup comme ça.

Elle ne relève pas. Les notables s'installent dans la berline de luxe et, avant de mettre le contact, celui que le gratin toulousain adore fréquenter trouve sa femme soudainement bien pâle. Pâle et songeuse.

- Tu es sûre que tu te sens bien ?

Face au silence, les billes métalliques de Monsieur Bacuse fixent le visage fin et taché qui occulte bien des secrets. Tandis qu'il se demande intérieurement s'il parviendra un jour à les percer, la voix de Blanche s'invite dans le cuir et les surpiqûres de l'habitacle.

- Tu sais que je supporte mal tout ce bruit... Cette odeur atroce d'aérosol dans les salons de coiffure. C'est tout.

Éviter soigneusement l'objet de ses angoisses est de rigueur, surtout que son époux est à des années-lumière d'imaginer le calvaire du grenier, de la corde, de la brosse ou encore de la mariée. Nouvelle œillade insistante du conducteur pas vraiment convaincu.

— Je m'inquiète pour toi.

— Tu démarres ? On peut y aller ?

Embarrassée, elle ajuste son épaisse monture sur le nez et s'apprête à couper court à l'interrogatoire. Par chance, les affres de son passé viennent d'être balayées par un message reçu. Adèle confirme par SMS qu'elle se rend justement au laboratoire. Le sourire est de retour dans la LS rutilante, mais ce n'est pas suffisant pour le conducteur.

— Tu me le dirais si ça n'allait pas ?

— Je vais bien, je t'assure.

Pour preuve, la main à la dyschromie prononcée tapote la cuisse du charmant quadra aux allures de gendre idéal.

— Adèle est enceinte, je viens de l'apprendre.

— Pour une nouvelle, ça, c'est une nouvelle. Bien... C'est... C'est formidable.

Rasé de frais, les cheveux impeccablement gominés, il hoche la tête et suppose que la jeune femme doit être aux anges. Au moins autant que son épouse qui lui demande une faveur.

— Du coup... Tu voudrais bien me déposer au labo ?

— À Saint-Cyprien ?

— Oui, je dois la retrouver là-bas.

L'élégant mari se met en route, s'il semble croire Blanche sur parole et se contenter de peu, il hésite en réalité à dévoiler le fond de sa pensée. La question formulée en s'installant au volant ne visait pas l'épisode du coiffeur, mais plutôt celui de la nuit dernière. Elle ne

peut pas s'obstiner à fuir le sujet. Pas encore une fois. Alors, d'une voix de velours, il se jette à l'eau.

— Tu as fait un cauchemar. Un de plus.

Blanche s'emmure dans le silence et abat le pare-soleil afin de contempler sa nouvelle tête. C'est toujours mieux que de devoir s'expliquer.

— Tu étais dans tous tes états...

Entre les taches légèrement rosées qui lui barrent la mâchoire et rampent dans le cou, ses cernes prononcés puis sa coupe toute fraîche, elle a du mal à se trouver à son goût. C'est vrai que son sommeil est agité, mais elle refuse d'en parler.

— Pitié... on pourrait changer de sujet ?

— J'aimerais crever l'abcès. Il faut qu'on en discute...

La vérité mise en sourdine, elle se braque et soupire.

— Écoute, j'apprécie vraiment que tu prennes des congés pour moi, mais...

— Tu t'es aussi exprimée dans une autre langue cette nuit.

— Il me semble t'avoir dit que je ne voulais pas en parler !

Le silence revient dans l'habitable. Pour un temps seulement.

— Ça ressemblait à du russe...

— Camille, ça suffit.

— Ou du polonais. Blanche... Tu pleurais... Tu pleurais tellement.

— J'ai dit stop !

Nouveau blanc au feu rouge. Mais le notaire n'a pas l'intention d'échouer comme d'habitude. Depuis un moment déjà, Camille se questionne sur l'attitude parfois étrange de sa femme. Par exemple aux abords des stations-service, Blanche se tétanise invariablement. Elle refuse purement et simplement de descendre de la voiture et préfère s'enfermer dans l'habitable. Une phobie ? Un trouble

obsessionnel compulsif ? Une aversion pour les effluves de pétrole ? Quoi qu'il en soit, il n'en a pas terminé avec ce mystère. Trop d'inconnues entourent le comportement inexplicable de Blanche, il faut que ça sorte. Quitte à essayer quelques morsures.

— Tu as évoqué ta mère.

— Ne dis pas n'importe quoi, voyons ! Je n'en ai aucun souvenir.

— Pourtant c'est vrai. Et là, c'était en français.

Les paupières de Blanche se ferment longuement. De ses deux mains, elle serre le col de son tailleur contre sa poitrine et lutte *in petto* pour chasser cet épisode qui hante son esprit.

— S'il te plait, Camille...

La réticence étouffe les élans de l'homme au volant. Usant de tact et de douceur, il progresse en délicatesse, mais ne renonce pas pour autant.

— Tu ne m'en parles jamais. Je voudrais t'aider, te comprendre...

Les bras croisés, elle s'oppose à se livrer et musèle son passé comme à chaque fois. Mais Camille ne se décourage pas.

— Pourquoi tu ne te confies pas ?

— Parce qu'il n'y a rien à en dire...

Au risque d'atteindre le point de rupture et de provoquer une dispute de plus, l'adjudicateur raffiné ne jette pas l'éponge.

— Depuis le temps que nous sommes mariés... Pourquoi tu me tiens à l'écart ?

Ce n'est pas juste, en effet. Elle le déplore, mais estime que c'est mieux ainsi. Ce qui n'est pas le cas de son homme.

— Pourquoi je ne sais rien de tes parents ?

Prise en otage par des kilomètres de bouchons qui mènent aux allées Charles de Fitte, Blanche réalise qu'elle ne va pas pouvoir jouer la montre indéfiniment. Camille l'avoue, il est loin d'être parfait, mais il refuse d'être mis sur la touche. Pas cette fois.

— J'essaie de faire des efforts... mais... Blanche, il faut que tu m'aides un peu...

Toujours muette, elle considère le repentir de son époux. Il faut reconnaître que depuis quelque temps, il est plus attentionné, plus disponible aussi. Plus curieux.

— Pourquoi tu me repousses sans arrêt ?
— Parce que ça me fait mal ! OK ?

Regrettant d'avoir aboyé ainsi, elle retire ses lunettes et se frotte les yeux, tandis que les impatients dans les files de véhicules tout autour manœuvrent au péril des deux roues, fendant un trafic dense.

— Personne ne peut comprendre... Surtout pas toi.

André Malraux disait que la pire souffrance est dans la solitude qui l'accompagne, Blanche sait précisément à quel point ceci est vrai. Jusqu'à ce que Camille aventure sa main au creux de la sienne et qu'il caresse cette peau dépourvue de pigment.

— Je serai toujours là pour toi. Toujours...

Il y a longtemps qu'il ne lui a pas parlé de la sorte. Longtemps qu'elle n'a pas senti cette sincérité chez lui. Trop longtemps qu'elle le préserve de sa propre histoire. Au nom de tous les accrochages qui ont déjà eu lieu, de la distance qu'elle lui impose trop souvent et de ses nombreuses tentatives de faire amende honorable... elle baisse les armes. Consciente qu'il est préférable de livrer une part de son histoire afin d'avoir la paix, elle s'épanche d'une voix enrouée.

— Tu... Tu te souviens de nos dernières vacances à Tenerife... je t'ai dit un soir que j'avais peur de l'abandon ?

Il se rappelle de cette semaine aux îles Canaries. Même s'il avait pris la remarque pour lui et son couple à l'époque, même s'il ne voit pas bien le rapport avec maintenant. Camille le lui indique d'un subtil mouvement du menton en attendant la suite.

— De mon père... je me rappelle simplement du bruit de la bouteille de vodka qui se cognait dans la boîte à gants à chaque virage...

Les mots s'éraillent sur les boulevards bondés au cœur de la ville rose, troublés par les images floues d'un passé pas forcément tendre.

— Je... Je me revois seule avec elle. Je n'ai même plus son visage en tête.

Le souvenir diffus d'un séjour dans le sud. Loin, très loin de chez elle et de son géniteur au lever de coude facile.

— J'avais quatre ans... peut-être cinq... Nous avons beaucoup roulé. Ma mère venait ici pour voir de la famille, je crois... Un oncle sans doute, pour du travail... quelque chose dans le genre...

Pare-chocs contre pare-chocs, Camille reste à l'écoute, muet comme une tombe.

— J'ai cette image d'une station-service en pleine nuit. L'enseigne illuminée, le ciel noir, l'odeur de l'essence. Je... J'avais chaud...

Blanche déglutit, mais les phrases à venir semblent l'étrangler peu à peu.

— Elle est sortie afin de faire le plein. Je plaquais ma peluche contre mon nez en regardant ma mère payer dans la boutique. Lorsque... Lorsqu'elle est revenue... elle a ouvert la portière de mon côté. À sa demande, je me suis détachée... Et... Elle...

Nouveau silence. La main de Camille enserre celle de Blanche. D'un geste, d'une simple pression, il partage une douleur que sa femme lui épargnait jusqu'ici.

— Elle m’a dit que je devais me dégourdir les jambes... Alors on a marché... On s’est éloignées des véhicules...

Blanche retire lentement ses doigts et rompt ainsi le contact avec son compagnon. Sur le point d’atteindre le feu tricolore, le notaire regrette presque d’avoir amorcé cette discussion tant l’émotion est palpable sur le visage de son épouse.

— Si tu ne veux pas continuer, je comprendrais...

— Dans le noir, elle s’est accroupie. Elle m’a demandé de m’asseoir et de ne pas bouger...

L’œil larmoyant, Blanche rabat le pare-soleil et laisse son regard se perdre dehors dans les embouteillages aux abords du marché. L’espace d’un instant, elle songe aux mains de sa mère effleurant autrefois son minois d’enfant et son vitiligo naissant.

— Quand elle est repartie vers la voiture sans se retourner... J’ai... crié... Je l’ai appelée. J’ai beaucoup pleuré...

Les mains moites, mal à l’aise d’avoir contraint sa femme à plonger au cœur des ténèbres, Camille s’enfonce dans son siège.

— Elle a claqué la portière. J’ai couru, j’ai tapé à la vitre. Je l’ai suppliée de me reprendre. Et quand j’ai entendu le moteur, j’ai cru que j’allais mourir.

— Je suis désolé, trésor.

Écrasant une larme qui en invite immédiatement une nouvelle, Blanche poursuit, dans les trémolos provoqués par l’abandon.

— Elle a simplement baissé le carreau... Et le dernier souvenir qu’elle m’a laissé avant de démarrer en trombe... c’est cette phrase qui... qui voulait dire...

Quelques mots qu’il est difficile de prononcer sans trembler.

— « Ta vie sera plus belle sans moi. »

Chapitre 5

Dans la contre-allée, la Lexus du notaire s'immobilise au pied du laboratoire d'analyses qui jouxte la clinique Rive Gauche. Si à l'extérieur, le monde qui grouille à Saint-Cyprien se fiche bien du traumatisme de Blanche, à l'intérieur du véhicule, Camille est bouleversé. À la lueur de cette confiance poignante, certaines choses lui paraissent soudainement plus claires et d'autres, étrangement plus troubles. Là, tout de suite, une fois le frein de parking activé, il réalise ne pas avoir été d'un grand secours pour son épouse ces derniers temps.

À sa décharge, Blanche est une énigme. Blanche garde tout pour elle. Blanche regorge de secrets. Justement, du côté passager, un mouchoir entre les doigts, elle sèche ses larmes, souffle un bon coup et retrouve son flegme habituel avant d'ouvrir la portière.

- Tu m'attends ? Ou tu préfères venir ?
- Je vais trouver une place, je patiente ici.
- Je ne serai pas longue.

D'un signe de la tête, le marché est conclu. Comme si de rien n'était, Blanche se redresse, s'extirpe de la voiture, mais serre les dents en grimaçant légèrement. Surpris par sa femme en proie à la douleur, le notaire s'inquiète.

- Tu souffres encore, trésor ? Ça tire ?
- Ça ira.

Dure au mal, elle s'apprête à refermer la berline, lorsqu'il l'interpelle une dernière fois en dépit des automobilistes impatients derrière eux.

— Je tiens à toi, tu sais. Essaie de ne pas l'oublier.

— Je saurai m'en souvenir...

Le couple se sépare, l'un vers un des rares stationnements disponibles, l'autre vers les portes automatiques en verre teinté. Avant de fouler le sol clair de la salle d'attente, Blanche abandonne le fardeau du passé sur le trottoir et s'en remet à l'optimisme ainsi qu'au bonheur d'un heureux événement. Il faut positiver, elle le doit. Après tout, une amie enceinte, ce n'est pas anodin ! Sous le faux plafond et les spots trop agressifs, deux pauvres plantes vertes tiennent compagnie à des magazines froissés, des revues usées entourées de patients frigorifiés par la climatisation. Dans la brochette d'individus alignés sur des chaises rouges, Adèle est là, au rendez-vous. Le sourire de Blanche également.

— Alors ? Félicitations ! Dans mes bras, ma belle...

Lors d'une chaleureuse accolade, la jeune femme relativise bien vite : inutile de crier victoire trop tôt. D'abord les analyses, ensuite on verra. Excessivement heureuse pour autrui, Blanche redescend d'un ton.

— Oui, tu as raison... Tu passes bientôt ?

À en juger par le numéro imprimé sur le ticket de la future maman, il n'y en a plus pour longtemps.

— J'espère. Parce qu'on se gèle ici, en plus !

Juste à côté, le papi tout gris interrompt la lecture de son hors-série périmé de Marie-Claire spécial déco et rejoint l'avis d'Adèle en opinant du bonnet. Bien loin des soucis de ventilation, il est impossible pour Blanche de ne pas contempler la brune pimpante comme une petite merveille. Elle la dévore des yeux, l'iris pétillant.

Comme si quelque chose avait déjà changé chez la danseuse et que cette transformation appartenait, d'une certaine manière, à l'ordre du divin. Du miracle.

— Comment tu te sens ?

— Pas terrible... J'ai la trouille. Je suis crevée, et dire que j'ai neuf mois à tirer...

— Toujours des nausées ?

Alors que Blanche s'installe, entre les odeurs de chewing-gum et les parfums bon marché, Adèle braque les yeux sur le sourire indélébile de son amie.

— Vu que je n'ai plus rien à vomir, je suis tranquille à ce sujet.

— C'est une passade. La suite, ce n'est que du bonheur...

Elle accompagne cette certitude d'une petite tape bienveillante sur le collant de la déesse portant la vie.

— Oui, enfin, là, dans l'immédiat... C'est surtout désagréable. Sans parler de la piquouse...

— Ce n'est rien... Rien qu'une minuscule piqûre.

— Mouais... D'ailleurs, tu sais si c'est remboursé ce genre de truc ?

— Bien sûr... À condition que tu aies une ordonnance.

Bien qu'elle sorte tout juste d'une période de vache maigre, Adèle est habituée à compter chaque poussière d'euro. Pas de prescription, pas de prise en charge par la sécurité sociale dans son cas. Et aucun filtre pour camoufler sa déception.

— Je te l'avance volontiers...

— Blanche... Je ne l'ai pas dit pour ça.

— Je sais que ce n'est pas facile de ton côté. Prends. Ça me fait plaisir.

De son sac à main, elle vient d'extraire quelques billets de vingt qu'elle tend à la jeune brune. Adèle entrouvre la bouche, car il y a

bien plus que le montant d'une simple prise de sang là-dedans, toutefois elle n'a pas le temps de contester.

— Je te l'ai dit, c'est de bon cœur. Ne t'inquiète pas, je suis ici pour t'aider.

Sourire gêné et fugace chez la danseuse, lorsqu'elle range les espèces dans son porte-monnaie. Fugace parce qu'il disparaît quand elle tombe sur le morceau de tulle trouvé à son domicile un peu plus tôt. Blanche perçoit le changement d'attitude à brûle-pourpoint et s'en alarme.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien... Ce n'est pas grave. Ah, c'est bientôt mon tour !

Le numéro précédent celui d'Adèle s'affiche à l'écran, elle rassemble ses affaires afin de les confier à Blanche qui insiste pour en apprendre plus, avant qu'elle ne quitte la salle d'attente.

— Tu sais que tu peux tout me dire ?

La miss passe sa langue sur sa dentition imparfaite en examinant le reste de la pièce avant de reprendre à voix basse.

— Tu vas croire que je suis tarée...

Les patients autour tendent l'oreille, surtout la retraitée dans sa parka moutarde qui semble avoir un penchant pour les commérages. Adèle s'incline vers sa complice et poursuit à demi-mot.

— J'ai... Je crois que quelqu'un est venu chez moi.

— Un cambrioleur ?

— Non, non.

— Ton... ex-compagnon ?

Adèle secoue la tête, sa moue trahit un peu plus d'inquiétude. Changement de numéro sur l'affichage digital, l'infirmière appelle la jeune danseuse qui s'excuse avant de terminer avec Blanche.

— Non. Je croyais d’abord que c’était une hallu’ ou... une sorte de rêve.

— Un rêve ?

— Ouais, c’était super bizarre...

La voilà qui se met à chuchoter à présent.

— Il m’a semblé voir quelqu’un en robe de mariée. Dans mon appart.

— Pardon ?

— Et puis... Je sais pas comment c’est possible, mais... j’ai trouvé ça, devant chez moi.

Laissant Blanche seule avec le bout de tulle déchiré, Adèle traverse l’espace avec l’élégance d’une habituée de la scène jusqu’à la porte où le fauteuil rouge et les aiguilles l’attendent. Sur sa chaise trop dure, oscillant entre une attaque de panique et l’arrêt cardiaque, Blanche perd pied à la suite de cette inquiétante découverte. Là, sa raison part en lambeaux. Ce morceau de tissu, c’est comme un coup de poing qui la renvoie dans une autre époque, aux abords d’une station essence au cœur de la nuit. Le soir où elle a croisé la mariée pour la première fois...

Chapitre 6

Ne pas comprendre. Ni la phrase, ni le geste, ni même l'intention. « *Une vie meilleure sans elle ?* » Regarder les feux rouges disparaître au loin avant que les ténèbres ne les engloutissent. Sentir son cœur sortir de la poitrine et palpiter à ses pieds d'enfant abandonnée. Être incapable de pousser le moindre hurlement. Choquée jusque dans ses tripes, éviscérée par le choix de sa mère, elle se revoit mettre un genou à terre, dans une tache d'huile, puis les deux. Maman allait forcément revenir. C'était une blague, un test. Une sorte d'épreuve pour qu'elle devienne enfin une petite fille sage.

Impossible d'y croire, qui peut délaisser une gamine dans l'obscurité sans se retourner ? Pourtant, les minutes ont défilé. La réalité s'est montrée sans fard ni pitié. Pas un adulte ne s'est préoccupé de son cas. Il n'y avait que le vide sous les néons jaunes et rouges et les pompes à essence désertes comme uniques témoins. Vulnérable, elle était seule sur le bitume chaud et fendu. Seule dans un autre pays. Seule avec sa peluche gisant à une dizaine de mètres de là. Quand elle a couru vers le désespoir et les derniers mots de sa mère.

Elle se revoit suffoquer, terrassée par des hoquets et la confusion, se traîner et baver jusqu'à son seul compagnon sur le goudron. Un doudou gris, un âne rapiécé maintes fois qu'elle a serré tout contre son cœur saigné à vif. Dans l'obscurité, un peu en retrait, un peu comme un objet trouvé dont personne ne veut se soucier, elle est restée là, sans bouger. Perdue, noyée dans ses sanglots, sans doute à espérer encore une fois quelque chose qui n'arrivera pas.

Laissée comme un chien sur le bord de la route, elle n'a pas entendu la voiture bleue s'arrêter, encore moins le chuchotement du hayon à

l'ouverture du coffre. Elle n'a pas vu l'ombre se dresser dans son dos. Elle n'a pas perçu les bruits de pas s'invitant dans ses pleurs. Ni même senti le souffle menaçant au-dessus de ses peurs.

Au mauvais endroit, au mauvais moment. Livrée à elle-même, sans avenir, sans défense. Une main brutale plaquée sur son visage, elle quitte le sol, arrachée de force. Son petit corps noueux s'agite en vain. Ses appels à l'aide s'échouent au creux d'une paume moite où l'odeur du tabac froid se mêle au désarroi. Jetée violemment dans la voiture, la dernière chose qu'elle parvient à distinguer, c'est une robe étrange. Une robe de mariée.

Avant qu'elle ait le temps de hurler, le coffre claque. Et son passé éclate dans le labo, au son de la voix d'Adèle.

— Ça y est ! C'est terminé. Dis donc... Tu tires une de ces têtes...

Le sparadrap au creux du coude, la future maman surprend Blanche égarée dans de sombres souvenirs. Plus pâle qu'à l'accoutumée, la blonde aux cheveux courts tente de faire bonne figure, mais il est trop tard pour masquer ses blessures.

— Désolée... J'étais perdue dans mes pensées.

L'œil noisette de la jolie brune s'attarde sur le voile de mariée déchiré que son amie triture nerveusement. Elle a beau sourire, la misère qui ternit son regard et l'immense peine teintant la phrase de Blanche ne dupent personne.

— Ça te perturbe ?

— De quoi parles-tu ?

— Du tulle que tu tripotes ou alors de ma grossesse... Ou les deux, j'en sais rien !

Blanche se tait, ramasse son sac, tend les affaires d'Adèle et préfère garder ses démons pour elle. La mariée ne peut pas ressurgir, elle le répète dans sa tête, comme un mantra pour ne pas paniquer.

— Ce n'est qu'un vulgaire bout de tissu.

Nier, c'est mieux que de sombrer.

— Alors, ça vient de moi ?

— Pas du tout !

— Tu me le dirais ?

— Je t'assure, tout va bien. Je suis heureuse pour toi, vraiment.

— Je... Attends, je vais régler et on en reparle dehors, d'accord ?

La secrétaire, aussi agréable que l'examen en lui-même, indique à Adèle que les résultats lui seront adressés par e-mail. Une fois les portes automatiques franchies, la jeune danseuse reprend aussi sec.

— Si tu préfères, je peux me débrouiller toute seule. Tu sais, je suis une grande fille.

— Non, non. Je tiens à être aux premières loges, tu penses bien !

Cette fois Blanche est plus que convaincante, elle est sincère. Adèle se permet de la réconforter en lui caressant le bras.

— Alors... Dès que j'ai les résultats... je te fais signe. Je dois y aller.

— Tu... Tu pars déjà ?

— Oui, on se bipe. Tu seras la première au courant...

— J'y compte bien ! En attendant, je vais m'occuper du reste.

— Du reste ?

— Tu sais ce que je veux dire.

Tout en bienveillance, Blanche l'affirme, elle prendra soin de la jeune femme.

— Je suis là pour toi. Tu peux dormir tranquille.

Après un petit temps d'hésitation, l'une et l'autre se prennent dans les bras. Instant complice qui s'éternise. D'un discret coup de klaxon, Camille se manifeste depuis la berline avant de quitter sa place et de les rejoindre. Alors que Blanche s'apprête à partir, d'un signe de la main, Adèle salue le notaire qui répond d'un simple mouvement de la tête sans lâcher son volant.

— Encore un grand merci, Blanche. Vraiment, je te suis reconnaissante.

Blanche sourit, ouvre la portière puis pose ses yeux sur le ventre extra plat de la jeune femme.

— Je t’envie, tu sais.

— Je sais...

Non, elle ne sait pas. Au mieux, Adèle ne peut qu’en avoir une vague idée. Car Blanche donnerait tout pour se trouver à la place de la danseuse, pour vivre ce qu’elle ressent. Pour porter la vie, au lieu de porter sa croix, ses fardeaux.

Chapitre 7

Il y a quelques semaines...

Les dernières lueurs d'une fin d'après-midi projettent sur les murs rose pastel l'ombre d'un mobile pour petite princesse. Les figurines en bois, aux couleurs acidulées, sont suspendues à ce genre de secondes où tout est possible. Où tout peut basculer. Des étoiles et des fées surplombent le lit à barreaux immaculé, dans un épais silence. Car, des barres... Blanche aimerait tant en voir apparaître deux sous ses yeux. Droite comme un « i », postée devant le berceau vierge, dans son tailleur crème Gucci, elle tient un test de grossesse et attend le verdict. Entre excitation et peur du vide.

Sa main au derme dépigmenté par endroits tremble un peu. Deux traits, deux minuscules traits, c'est tout ce qu'elle demande au ciel en fixant attentivement la bandelette qui tarde à livrer sa réponse.

Lorsque la quarantaine approche, on est en droit d'entrevoir un horizon où le couple se conjugue à trois, tant qu'il est encore temps. Pourquoi n'y aurait-elle pas droit ? Rongée par l'impatience, Blanche s'imagine porter la vie, la ressentir au fond d'elle, mettre au monde sa petite merveille et déborde déjà de fibre maternelle. Forcément, elle compensera l'absence de sa propre mère, elle fera tout l'inverse et offrira une tout autre trajectoire à son petit miracle. Dans tous les cas, elle se voit heureuse, comblée, capable de soulever des montagnes pour son enfant, si bien qu'elle ne prête pas attention à son époux qui approche dans son dos, lentement. D'une démarche aussi élégante que délicate, Camille traverse la chambre d'un bébé on ne peut plus désiré, mais il arrive trop tard : le couperet vient de tomber.

Il suffit à Camille de laisser traîner ses yeux par-dessus l'épaule de sa moitié pour constater que leur sort est inscrit noir sur blanc, et qu'il n'y a rien à ajouter. Alors, la paume tiède de cet homme tout en retenue se pose aux abords du lit. Il effleure l'alliance de sa chère et tendre, en guise de signe de paix ou comme un élan compatissant. Aucune réaction. Blanche reste de marbre, sa peau est glacée, peut-être autant que son cœur devant la dure réalité.

— Je suis maudite...

— Trésor, ne dis pas ça. Tu n'y es pour rien.

— Pourquoi ça ne fonctionne pas ?

Camille soupire, pas moyen pour Blanche de se défaire de la cruelle bandelette, ni de se résoudre à l'échec.

— Il est peut-être défectueux ?

— Chérie, tu sais très bien que non...

Le silence qui suit la ramène à la raison, Camille est dans le vrai, elle doit se faire à l'idée. C'en est fini, ce fameux deuxième trait qui refuse de pointer le bout de son nez dessine une balafre bien visible sur un couple qui s'égare à force d'essayer. Blanche abdique, le test termine à la poubelle. À côté de la table à langer, avec les autres emballages au fond. Ceux qui forment un gros paquet de tentatives avortées.

Accoudée au toit de la Lexus, allées Charles de Fitte, Blanche ne dévoile rien du triste épisode concernant la chambre rose. Non, elle se contente de laisser filer Adèle en étouffant tout au fond d'elle une nuée de regrets dans une plaie loin d'être cicatrisée. Le tailleur est ajusté, la portière refermée, Blanche observe la belle et fraîche brune s'éloigner sur le trottoir avant d'annoncer à son époux sa grande décision.

— Je veux reprendre le travail.

— Quand ça ?

- Maintenant.
- Déjà ? Et mes congés ?
- Il faut que je pense et passe à autre chose.
- Tu y as bien réfléchi ?
- Je me sens prête. Ramène-moi à la maison, tu veux bien ?

La ceinture est bouclée, Camille lance un coup d'œil à son dossier sur la banquette arrière et enclenche la première. Si le notaire s'abstient de tout commentaire, il passe également sous silence le contenu de ses notes qui dorment sur le siège. Voilà des semaines qu'il mène sa petite enquête. Et le temps d'une prise de sang, il peut arriver un tas de choses.

Un service rendu, un renvoi d'ascenseur. À la lumière des récentes révélations, poussé par une intuition, son époux agit dans son dos. Il suffit de quelques coups de fil pour que les généalogistes travaillant au titre de son office notarial tombent dans le mille : Blanche avait une famille d'accueil, elle a toujours refusé d'en parler, mais d'ici peu, il en détiendra les coordonnées.

Chapitre 8

Le tulle noué au rétroviseur de la Super Cinq ondulait dans l'air tiède. On venait d'acheter notre petite Renault, et son bleu métallisé reflétait les murs fraîchement rénovés de la grange. Notre chez nous.

Les fenêtres étaient ouvertes, il s'échappait de notre nid d'amour sans voisin, des rires et de la musique. De la sacrée bonne musique, du son d'une autre époque... De notre époque.

La radiocassette réglée à fond passait une compilation enregistrée par mes soins. Uniquement des tubes qui nous mettaient de bonne humeur. C'était le début du week-end, il faisait beau et on avait tout pour être heureux. Tout.

Au rez-de-chaussée, je me déhanchais torse nu en chantant à tue-tête le refrain de Scorpions. Fallait me voir brailler sur Still loving you, ça valait le détour. Clope au bec, Levis 501 taille haute, coupe à la brosse et mèches peroxydées - façon Depeche Mode, je m'activais autour du living en dandinant du cul joyeusement. Je n'ai jamais été aussi heureux qu'à cette période-là. Marié depuis une semaine, quoi de plus normal ? Accompagné par Europe avec The Final Countdown puis Sweet Dreams de Eurhythmics, je faisais du ménage et j'aérais le salon, parce qu'il empestait encore la peinture fraîche. Il était classe notre salon, on avait bien bossé.

À l'étage, au même moment, Marie terminait de prendre sa douche, dans la baignoire que j'avais posée quelques jours avant le mariage. Des potes étaient venus m'aider, si mes souvenirs sont bons. Marie, là-haut, elle fredonnait, et quand elle fredonnait de bon matin, c'était le signe d'une journée d'enfer. Une putain de belle

journée. Le genre de moments passés à sourire, à s'enlacer, à l'aimer. L'aimer fort, de tout mon être. Au point de me sentir brûler tout entier pour elle.

Qu'est-ce que je l'aimais... Et qu'est-ce que j'aimais la voir sortir drapée de sa serviette éponge saumon — en tenant ses nibars pour ne pas qu'ils débordent. J'adorais la voir passer une tête dans les escaliers et me demander de venir la coiffer. J'aimais bien la coiffer. J'adorais ça.

C'est bizarre, mais je m'éclatais à lui démêler les tifs, à lui brosser chaque mèche et à jouer avec ses cheveux en fonction de nos envies. C'était débile, mais c'était notre truc. Un truc de couple. Et j'espérais que ça devienne un truc de famille. Moi, je voulais absolument une petite fille.

Bref, je suis pas monté tout de suite la rejoindre, pourtant c'était pas l'envie qui me manquait. Je devais... je ne sais plus exactement... je devais ranger ou nettoyer. Peut-être les deux. Oui, c'est ça, il me semble que je suspendais sa robe et mon costume dans le placard parce qu'ils traînaient depuis qu'on s'était dit oui. Faut dire qu'on avait bringué toute la semaine — à défaut de partir en voyage de noces. On avait eu du monde tous les soirs, y compris la veille. Voilà, je me souviens : j'étais aussi en train de jeter les cartons de pizza et tout ce qui traînait autour du bar en bois. D'ailleurs, c'est ce qu'il s'est passé : j'ai baissé le son pour dire à Marie que je devais amener les ordures dehors avant de pouvoir profiter de ma petite poupée.

Le sac plastique plein à craquer, j'ai remis les watts sur Another One Bites the Dust, parce que Queen s'écoute à plein tube selon moi, et que je voulais l'entendre jusqu'au portail. Et puis aussi parce que la chanson d'après, c'était celle de Marie, la dernière de la face B.

Au moment où j'ai passé la porte d'entrée, les plombs ont sauté, sans raison. Pas de bol. Le temps d'aller sous l'escalier au niveau

du disjoncteur, Marie est ressortie de la salle de bains, elle pestait après la fin des travaux. C'est vrai que tout n'était pas impeccable.

On s'était occupé de toute la rénovation, mais j'avais embauché un artisan pour ce que je savais pas faire. Marie, elle arrêta pas de me dire qu'il y avait des malfaçons, des trucs louches. J'en avais touché deux mots au manœuvre, à propos des joints bizarres ou des branchements étranges, par exemple. Il n'arrêta pas de dire qu'il reviendrait figner, que ça pouvait pas être parfait du premier coup. Un mec pas vraiment sérieux, d'ailleurs Marie était persuadée qu'il buvait.

Moi, j'avais la tête dans le fatras de gaines et de fusibles, j'ai répondu à ma petite beauté que j'allais voler dans les plumes de l'artisan dès le lundi. Je lui ai promis. Le courant est revenu, la musique aussi. Couvrant la voix de Freddy Mercury, elle m'en a remis une couche sur la prise de la salle de bains qui déconnaît gravement. Elle avait un peu peur de l'utiliser pour se sécher les cheveux. J'ai juré d'en parler à l'autre charlot et de pas lâcher le morceau cette fois. Puis j'ai enfin sorti mes poubelles.

Dehors, j'ai entendu la fin de Queen, et le début de sa chanson à elle, le temps de déposer les ordures. À l'étage, le sèche-cheveux tournait. Puis, d'un coup, plus rien. Seulement un bruit sourd et... Ce n'est pas facile à raconter... J'ai... J'ai foncé dans les escaliers pour les grimper quatre à quatre avec un pressentiment atroce. Parfois, même aujourd'hui encore... Je m'entends l'appeler, et je ressens encore ce que ça fait de ne pas avoir de réponse. Ce que ça fait d'être face à l'horreur.

Une forte odeur de plastique fondu... Une prise cramée par un court-jus... Des traces rouges au bord de la baignoire... Le sèche-cheveux à terre. Une flaque de sang rampant sous sa nuque... Elle était là. Étendue. Inerte. Le crâne ouvert. Et enceinte jusqu'aux yeux.

Chapitre 9

De terminus en terminus, depuis le métro Basso Cambo jusqu'à un vieil abribus en zone quasi rurale, Adèle a pris la direction du sud de l'agglomération, vers Muret. Depuis son départ du laboratoire, elle n'a pas eu de réponse à ses appels, ni aux quelques textos envoyés en chemin. Est-ce que sa mère lui en veut encore un petit peu ? Mystère... Quoi qu'il arrive, elle sera fixée d'ici quelques minutes de marche.

Derrière un portail désuet, un massif foisonnant et mal entretenu dissimule la maison de Sylvie. Tout semble calme. Adèle sonne à l'interphone hors d'âge, à plusieurs reprises, parce que ce truc ne fonctionne qu'une fois sur deux.

Ça serait plus simple d'entrer en utilisant ses clés ou la télécommande du portail, mais elle est partie tellement vaseuse et déboussolée de chez elle que la jeune femme a tout oublié. Personne aux alentours, ni une, ni deux, elle grimpe sur les battants métalliques. Comme à l'époque de son adolescence lorsqu'elle faisait le mur, l'entraîneuse agile enjambe la grille avant de sauter de l'autre côté. Réception tout en légèreté sur le gravier clair, c'est comme le vélo, ce genre de geste ne se perd pas.

Dès les premiers mètres, elle se rend compte que la Kangoo de sa mère n'est pas là. Ce qui est étrange pour un tas de boue en panne depuis un bail. Furtive, Adèle longe le mur en crépi qui montre des signes de fatigue puis les fenêtres dont les montants sont à repeindre. Elle tend l'oreille, tente de voir à travers les rideaux. Personne.

La porte d'entrée sur la terrasse est verrouillée, mais maman laisse généralement un double dans un chapeau de paille, non loin de la

jardinière et des iris en fleurs. Bingo. Tintement du carillon tibétain en ouvrant la villa en grand. Effluve d'église, de l'encens humide, du patchouli et du renfermé. À l'intérieur, il fait aussi froid que dehors, on dirait que la chaudière est encore HS.

— Maman ?

Sans surprise, pas de réponse. Alors, Adèle tente à nouveau sa chance par téléphone. Boîte vocale et SMS pour prévenir sa mère, en pure perte. Sur la console en acajou signée Emmaüs, le cendrier déborde à l'instar de l'évier, dans lequel elle aperçoit une pile d'assiettes en retard. Une fine pellicule de poussière recouvre les meubles de récupération ainsi que le carrelage hideux et les fenêtres sensibles au givre. Rien n'a bougé et pour ne pas changer, on se gèle. Une fois quelques billets déposés sur la table du salon, la jeune danseuse songe à jeter un œil à la chaudière avant de rebrousser chemin. Quitte à se taper la route jusqu'ici, autant que sa venue soit utile. Ses pieds délicats se risquent dans les escaliers qui mènent au sous-sol, la buanderie ne ressemble plus à rien. Sa mère file un mauvais coton.

Direction le garage qui n'a de garage que le nom. Sous le pauvre néon à bout de souffle, un bric-à-brac vertigineux l'attend. Des outils pour travailler le bois, des armoires chinées ici et là, des pots de solvants. Et c'est précisément à cet endroit que se trouve la chaudière récalcitrante. Sauf qu'en guise de capharnaüm, ce que la lumière pâle dévoile aujourd'hui ressemble au chaos le plus total.

Tout est retourné, saccagé. Si bien qu'il est impossible d'aller plus loin sans escalader. Quelqu'un est venu fouiller dans le sous-sol, ce n'est pas le simple bordel de sa mère ! Par terre, à même le béton, des dizaines de papiers sont éparpillés, rageusement froissés.

— Qu'est-ce que... ?

De la compta, des bilans, des déclarations. Des vieilleries. Et des photos aussi. Dont une en particulier qui attire l'œil d'Adèle.

— C'est pas vrai...

Sur le cliché jauni, on la voit bébé, plutôt dodue, assise sagement dans le gazon avec un bob hideux sur la tête et une fine gourmette. À ses côtés, on distingue une bétonnière, des parpaings. Et un fantôme : Papa.

Ce n'est plus une simple image qu'elle tient entre les doigts, mais un véritable trésor. Les photos de lui sont rares. Rien n'est resté, maman les lui a toujours cachées. Accroupie, Adèle se met à fouiner dans le futoir à la recherche d'autres tirages ou de n'importe quoi pouvant la rapprocher de son père. Sauf qu'elle n'en a pas le temps. Au-dessus de sa tête, des bruits de pas. Et cette démarche mollassonne ne trompe pas : maman vient de rentrer.

Tel un chat, Adèle regagne l'étage où Sylvie donne de la voix. Un peu essoufflée, la fille réapparaît dans le salon et surprend sa mère effleurant les billets.

— Ah, tu es là ! Merci pour l'argent.

— De rien maman.

Un blanc. Sylvie la regarde à peine, mais tient à éponger ses dettes.

— Je te le revaudrai.

— Je peux t'accompagner faire quelques courses, si tu veux ?

— Ne t'embête pas...

Sa tignasse négligée contenue sous un bonnet de laine, laisse entrevoir le visage fatigué de Sylvie et ses yeux noisette. Son pardessus couleur camel, deux fois trop grand, cache un pull à col roulé et un jeans taille droite bien élimé. Elle a au moins trois couches de fringues là-dessous. Depuis combien de temps ne se chauffe-t-elle pas ? En tout cas, si les radiateurs de Sylvie sont en panne, elle n'a toutefois pas perdu le nord.

— J'imagine que je ne dois pas te demander d'où tu sors ce fric.

— C'est mieux.

Le visage usé par les années de galère se durcit. Adèle plaide sa cause.

- Mam's, je n'ai rien fait de mal !
- Je préfère ne rien entendre.
- Ça vient d'une amie. Je te jure, elle me dépanne.

Si la température de la pièce n'est pas idéale, entre mère et fille ce n'est pas encore la chaleur cordiale. Sylvie feint de se contenter de l'explication et change de sujet pour ne pas avoir à hausser le ton.

- Tu étais en bas ?
- Je voulais relancer la chaudière avant que tu n'arrives.
- Oh, j'ai renoncé... J'en ai plein le dos de ce truc.

Ça y est, Adèle grelotte pour de bon.

- À propos, tu as vu le fatras qu'il y a dans le garage ?
- Oh, ma poupette... ça fait un bout de temps qu'en bas, ce n'est pas vraiment bien rangé.
- « Pas bien rangé » ? J'ai cru qu'un cambrioleur avait saccagé le garage !
- Ah ? Un cambrioleur, tu dis ?

Prise d'une quinte de toux, Sylvie se met à la recherche d'un mouchoir dans tous les tiroirs du salon, tout en reniflant alors qu'Adèle renchérit.

- J'ai même retrouvé une photo de papa.

Éreintée, Sylvie élude la question épineuse de son mari et se vautre dans le canapé en tissu qui ne manque pas de grincer sous son poids. Faute d'avoir déniché des Kleenex, elle s'emmitoufle dans un plaid, sous l'œil navré d'Adèle.

- Je t'ai appelée, plusieurs fois. Tu étais où maman ?
- Jo' m'a pris la Kangoo.
- Pour la détruire ?

Maman ricane, bien que morte de froid. Puis elle se lève et longe les portes-fenêtres qui offrent une vue imprenable sur la piscine qui n'a jamais dépassé le stade de chantier.

— Pour la réparer ! Quelle question ! J'en ai marre de marcher.

— Et il te prend combien ?

En soufflant sur ses mains afin de les réchauffer, elle fixe le jardin truffé d'herbes hautes puis le lac au loin et la prison de Muret.

— Il me doit un service... Il me le fera.

— Gratos ?

— Ne t'inquiète pas, ma fille...

Si Sylvie lui assure de ne pas s'affoler, elle est de moins en moins tranquille et se poste à une autre ouverture en lançant un regard soupçonneux à travers la lucarne.

— Maman, qu'est-ce que tu fabriques ?

— Je regarde chez les voisins.

Sa voix camoufle une part d'anxiété. Toujours enroulée dans son plaid, maman change de fenêtre, tour à tour dans la chambre, le bureau et enfin la salle de bains.

— Mam's ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, poupette. Rien...

Nouveau grincement, Sylvie regagne le canapé et pose ses pieds sur la table basse. Elle renifle de plus belle, puis se lâche.

— Hier soir, j'ai cru voir quelqu'un rôder dans le jardin.

— Tu m'inquiètes. J'ai... Je croyais être parano, mais...

— Quoi ? Tu te sens épiée aussi ?

Sa question sème le trouble, il y a de quoi être tracassée et repenser au tulle devant le studio.

— J'en sais rien... C'est peut-être une simple coïncidence... Je suis pas sûre...

Préoccupée, Adèle se pose sur le rebord du canapé, elle commence à prendre sa mère très au sérieux. Et elle ignore à quel point elle a raison.

— Faut pas rester comme ça. Pourquoi tu n'as pas appelé la police ?

— Pour leur dire quoi, poupette ? On va me traiter de folle !

— Pour qu'ils viennent patrouiller, par exemple...

— Et tu crois qu'ils vont se déplacer parce que sur le moment... dans le noir... pas très loin du portail... il m'a semblé voir une dame en blanc ?

Chapitre 10

Dans un silence constant, la Lexus quitte les artères engorgées et prend de la hauteur à l'approche de Vieille-Toulouse. Entre verdure et piscines à débordement des propriétés huppées, Camille est songeur, intrigué. Aux premières lueurs des traumatismes de son épouse, il est également inquiet quant à une reprise du travail qu'il estime prématurée.

— Tu devrais attendre quelques jours de plus. Tu ne crois pas ?

Lorsque le sourcil gauche de Blanche s'arque subtilement, c'est le signe que toute discussion est vaine.

— Ma décision est prise.

— C'est encore frais, tu as le droit de te reposer.

— Je n'en peux plus de tourner en rond.

Sa main quitte le volant pour atterrir sur la cuisse de sa moitié. Très prévenant, monsieur Bacuse a souvent les bons mots.

— Tu n'as rien à prouver, tu le sais ?

— J'aimerais assez qu'on passe à autre chose.

Fin du débat, Blanche n'est pas du genre à tergiverser surtout lorsqu'elle a déjà tranché. La berline grimpe sans relâche sur les coteaux qui dominent la ville. Au volant, Camille lance un regard dans le rétroviseur central, vers le dossier contenant les premiers fruits de sa petite enquête.

— Dis-moi, trésor...

Depuis le siège passager, elle lui adresse un regard où l'on peut entrevoir une pointe d'agacement. Camille marche sur des œufs.

C'est probablement trop tôt, sans doute pas le bon endroit, mais une question lui brûle les lèvres.

— Je... J'ai repensé à ce que tu m'as raconté à propos de la station-service...

— Je t'arrête tout de suite : je n'ai aucune envie de poursuivre.

Un temps d'hésitation, pourtant il prend le risque d'insister.

— Je repense juste à ta mère...

Chape de plomb sur le couple. Le silence de Blanche témoigne du besoin d'enterrer son histoire, elle ne s'est pas livrée dans le but que son enfance devienne le sujet de toutes leurs conversations.

— Tu ne l'as jamais revue ?

Étranglée, sensible et vulnérable, elle secoue la tête.

— Jamais.

Dès leur rencontre sur les bancs de l'université de droit, Blanche lui avait confié ne plus avoir aucune famille. D'ailleurs, Camille n'a jamais rencontré qui que ce soit, et il n'y avait aucun invité au mariage du côté de son épouse. Il a longtemps accepté cet état de fait, sans chercher à savoir, mais les cauchemars à répétition et les confidences de ce matin changent la donne. Conscient d'aborder un sujet délicat, le notaire se gratte doucement le menton en prenant le risque de se jeter à l'eau.

— Alors pourquoi m'avoir dit que tes parents étaient décédés ? Tu n'en sais rien, finalement.

Elle lève les yeux au ciel, dévoilant son vitiligo sur son cou tendu. La frustration de Camille est à son comble, sans doute sent-elle le poids de son regard insistant.

— Ils sont morts dans mon esprit, c'est du pareil au même.

— Je vois...